

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN

— G. GARNIR

— L. SOUQUENET



HUBERT KRAINS

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT-MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison F. VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60 millions

SIÈGES :

ANVERS, 42, Courte rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

AGENCES

DANS TOUTE LA BELGIQUE

et à Luxembourg et Cologne

GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

... BRUXELLES ...



GRANDE SALLE ET SALONS

POUR FÊTES ET BANQUETS



CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg
BRUXELLES

Café-Restaurant

DE PREMIER ORDRE

ETABLISSEMENTS SAINT-SAUVEUR

33 - 39 - 41 - 43 - 45 - 47, RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES

BAINS DIVERS

BOWLING

DANCING

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Collin

ADMINISTRATION : 4, rue de Berlaumont, BRUXELLES	ABONNEMENTS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	Compte chèques postaux n° 16.664
	Belgique... .	fr. 30.00	16.00	9.00	
	Étranger... .	» 35.00	18.50	—	

HUBERT KRAINS

Il y avait une fois — c'était à l'époque des toutes dernières jées — il y avait, sur les bords de la Méhaigne, un vieux chef de gare et un jeune commis. Ensemble, dans la fraîche vallée, ils regardaient passer les trains et expédiaient quelques lettres. Puis, comme ils avaient du temps de reste, pendant que l'un soignait ses tournesols, l'autre songeait aux belles histoires entendues sur les bancs du collège qu'il venait de quitter. Ah ! qu'il regrettait les belles histoires ! Heureusement, il avait retenu le titre du livre dans lequel le professeur les lisait. Il décida qu'avec ses premiers dix francs, sou par sou épargnés, il prendrait un abonnement au Maître Populaire ; le mandat-poste pour Paris fut écrit aussitôt. Lorsqu'il arriva sous les yeux du chef, celui-ci le reut plus d'une fois, ahuri : « C'est bien à vous, cela... ? Mais, mon brave garçon, nous avons tout près d'ici un instituteur qui fait des livres ! Ils vous coûteront beaucoup moins et, avec le reste de votre argent, vous pourrez acheter une casquette... »

Une casquette ! Une casquette rouge à galons d'or ! Le symbole de l'autorité, l'auréole de l'homme qui se promène sur les quais, les mains au dos, qui commande aux locomotives trépidantes, la fleur rouge qui fait marcher haut les pattes et glousser d'aise toutes les jeunes dindes de la contrée !

Mais, le petit commis n'avait pas le cœur accessible à la vanité et il ne pensait pas encore à faire glousser et se trémousser les jeunes dindes ; il envoya le mandat.

Le curieux petit commis Hubert Krains est aujourd'hui directeur d'administration des Postes, auteur de quelques-uns des plus beaux livres qui aient été écrits en Belgique, membre de l'Académie royale des Lettres et Président de l'Association des Écrivains belges.

Doucement, mon petit, doucement ! Ne va point croire que le dédain pour la belle casquette rouge à galons d'or et la lecture d'une revue pédagogique suffisent à former un écrivain de mérite ! Non, il faut, avec cela, l'âme que possède Krains et sa persévérance au travail. Il faut plus encore : ainsi que te l'aura déjà affirmé la sagesse des vieilles gens, il faut un peu de protection ; non pas de celle que tu penses, de M. le député ou de M. le Ministre, mais la protection de ce bon génie qui veille à ce que l'artiste ne manque jamais de vache enragée et qui, éloignant Krains des endormees Capoue de province, l'amena sans tarder à Bruxelles.

C'était vers 1885, époque bénie et toute frémisante ! Waller, Giraud, Eekhoud, Verhaeren, Gilkin y menaient la jarandole endiablée du réveil littéraire. Hubert Krains entra dans la ronde. Il collabore bientôt à Caprice-Revue qui paraît à Liège, à la Wallonie, d'Albert Mockel, à la Jeune Belgique, au Coq Rouge, à la Société nouvelle, de Fernand Brouez ; il donne régulièrement à cette dernière revue des articles de critique pleins d'érudition et de bon sens qui formeront, le jour où il voudra bien les réunir, l'étude la plus approfondie et la plus précieuse sur les écrivains de 1880 à 1900.

En 1891, il publia son premier volume : Les bons Parents, puis, quatre ans après, les Histoires lunatiques. Ces deux œuvres de début dévoilèrent déjà les qualités exceptionnelles d'observation et de langue que vont développer des efforts incessants favorisés par une circonstance heureuse de la vie de l'écrivain : son séjour à Berne. Il resta seize ans dans cette ville en qualité de secrétaire de l'Union postale, et publia, pendant cette période, trois beaux livres : Amours rustiques (1899), Le Pain noir (1904), Figures du Pays (1908).

PATE PECTORALE DANIEL
TOUX guérit la **Fr. 3.75 la grande boîte dans toutes pharmacies**

L'éloignement dans l'espace, de même que l'éloignement dans le temps, est favorable à l'évocation des hommes et des choses. Il les agrandit, les simplifie, concentre la lumière sur leurs caractères saillants. Le sentiment intervient-il, et les êtres s'entourent d'une tendre buée de solidarité fraternelle qui accuse le relief des beautés et estompe les détails moins gracieux. Les années que Georges Eekhoud passa à l'Institut Breidenstein, près de Soleure, ne furent pas sans influence sur la magistrale et savoureuse peinture des Polders, toute vibrante d'ombrageux amour, que nous a donnée le puissant romancier, et la Hesbaye n'y a rien perdu à être célébrée au pied des Alpes.

Les livres d'Hubert Krains et les études nombreuses qu'ont publiées de lui les principales revues belges, françaises, suisses, ont fait connaître et apprécier son talent, composé de fine sensibilité, d'observation profonde et juste, de goût; interprète d'un cœur large, plein de mâle compassion; servi par une langue pure, concise et nerveuse. Mais l'œuvre qui vient de paraître, *Mes Amis* (couronnée lors du dernier concours triennal), met le sceau à la maîtrise de l'écrivain.

Mes Amis, c'est Benoît et Colpin, deux villageois dont les maisonnettes sont voisines et les existences mêlées; Benoît est naïf, accessible aux superstitions, d'une moralité supérieure à celle de Colpin, plus malin et moins scrupuleux. Les différences de leurs caractères constituent le ciment solide de leur bonne entente. Le mariage de leurs personnalités synthétise la somme des vertus et des vices de la vie rurale rudimentaire qui va se dérouler en quinze tableaux ordonnés par la plume experte d'Hubert Krains.

N'attendez point de drame, ni d'intrigue. Benoît et Colpin se contentent de vivre sous nos yeux. Il ne leur arrive rien. Un accident extraordinaire comme celui d'Edouard (La Jambe de bois) ou un épisode en dehors du courant des jours, tel celui que conte l'Assiette de faïence, malgré la grande beauté intrinsèque des « nouvelles » auxquelles ils donnent lieu, nous paraissent peut-être moins attachants que la succession des menus événements où se distille, sans trop d'inattendu, sans heurt, lentement, lumineusement, l'âme fruste du village.

Que de candeur amusante dans *Intérieur*! Quelle exaltation de l'idéal persistant au sein des natures souples, que le Rouge-gorge! Que de perfection narrative, d'humaine vérité, d'indulgente philosophie, d'humour, distinguent Chez le Curé et Or il advint...! Que de finesse de touche et de connaissance du cœur dans cette délicieuse Marie-Josèphe!

Quant au Beau Dimanche, c'est bien le plus admirable des cantiques à la splendeur et à la richesse de la Haute-Plaine d'été: fines gouttes radieuses de

cristal dans l'immensité bleue, grand souffle d'un bonheur léger qui rejoint le rêve, lumière du paradis noyant les choses et pénétrant les cœurs, oubli de tous maux, douceur de vivre, amour juvénile au milieu de la mélodie ondoyante des blés d'or, amour des adolescents qui se becquèlent, en élevant au-dessus de leurs têtes unies le bouquet de bleuets, d'épis et de coquelicots! Le beau, le merveilleux dimanche!

Mes Amis est une œuvre de premier ordre. Elle bénéficie de toutes les rares qualités de l'écrivain, de celles que l'on connaissait et de celles que l'on devinait. Elle présente un caractère de synthèse et d'universalité qui marque les ouvrages durables et dont la pensée d'Anatole France, épinglée en épigraphe, révèle le secret: « Ce qu'il y a de beau dans la physiologie morale des paysans, c'est qu'ils gardent très pures les grandes lignes de l'humanité. » Benoît et Colpin dessinent les grandes lignes de l'humanité.

Il semble, d'autre part, que cette œuvre réalise la complète floraison d'un cœur à qui il a fallu attendre de longues années pour s'ouvrir enfin sans réserves, ni timidité, et dont le tardif épanouissement a gardé la fraîcheur d'un émoi puril. Elle baigne dans une sereine atmosphère d'apaisement et de confiance, domine la vie sur laquelle elle laisse errer un indulgent sourire. L'austère crispation qui tendait les productions antérieures d'Hubert Krains s'est relâchée; un assoupissement harmonieux a passé de la pensée à la langue même.

À la dernière page du livre, l'auteur prend congé de ses amis en des paroles viriles, mais tremblantes d'émotion. Benoît et Colpin lui ont frappé la main dans la main et lui ont dit: « Nous vous aimons toujours, vous le sentez. »

« Je le sens, Colpin... répond-il. Je sens battre » contre mon cœur vos deux cœurs, qui ont le goût » de notre terre et l'arôme de notre pain. Je vou- » draï vivre encore dans la bienfaisante chaleur de » leurs effluves fraternels. Mais un temps vient où » il faut se quitter. Je bénis le ciel qui a voulu que » ce fût par un matin de printemps, où la nature » contient plus de promesses que les bras ne peu- » vent en étreindre, où tout sourit, où tout rayonne, » où la figure même de Mlle Agnès qui vient d'ap-

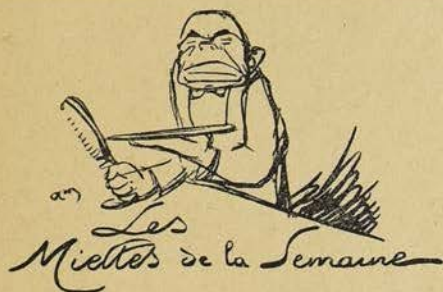
FABRIQUÉ DANS LES USINES
DU « SUNLIGHT SAVON »

LUX

**SAVON EN
PAILLETES
POUR TOUT
LAVAGE
DÉLICAT.**

» paraître à la fenêtre, entre deux bords de carreaux, semble moins revêche, comme si les violettes de son enfance fleuraient aussi dans ses yeux... Adieu! mes amis... »

Non, non! Hubert Krains s'abuse; on ne se quitte pas comme cela quand on est vieux amis... Benoît et Colpin ne le lâcheront point. Ils vont marcher sans cesse à ses côtés, comme une garde d'honneur, et plus tard, dans beaucoup d'années, leurs ombres rustiques accompagneront encore son ombre grandie et auréolée, par les petits chemins du pays si filialement chanté.



Nostra culpa, nostra maxima

Un gros, gros pataquès dans le dernier numéro de *Pourquoi Pas?* Cet abruti de pion s'en est fait une pinte de bon sang...

Nous avons dit que la France et la Belgique détenaient à elles deux le soixantième de la créance allemande.

Erreur de chiffres! Improprété des termes! Il y avait de tout là-dedans. Trente-deux correspondants (52!) nous l'ont fait remarquer avec ironie, fureur, douceur, pitié, bienveillance ou haine... Telles furent nos étreintes.

Ce qui nous console, c'est que deux des lettres qui nous morigènent à propos de ce fâcheux soixantième, viennent l'une de la *Banque Nationale*, l'autre de la *Caisse de Reports*. Cela nous rassure infiniment sur la gestion de nos grands établissements financiers.

L'affaire suit son cours

Donc, la Belgique a demandé de sévères explications à la France, qui abandonne la Cilicie sans la permission de l'Angleterre, parce qu'elle estime qu'elle a perdu assez de sang et d'argent à la guerre et qu'elle ne peut plus s'offrir le luxe d'être gendarme (à ses frais) pour le compte de l'Angleterre.

La Belgique (mais vous entendez bien qu'il faut ici un autre nom propre) fut tellement indignée, tellement inquiète sur le sort des Arméniens, malgré les paroles rassurantes de la France, qu'elle s'est plainte à la Société des Nations.

Cette vilaine commission, que va-t-elle rapporter à ses auteurs? Un coup de pied? Deux francs cinquante? Mais les Belges n'estiment-ils pas que l'Angleterre pourrait faire ses petites saletés elle-même? A moins qu'elle n'ait tenu à jeter un peu de brouille entre Bruxelles et Londres...

En tout cas, il paraît que le Jaspardus gloriosus ayant été reçu un peu fraîchement, à Paris, lors de son voyage cilicien, a tenu, depuis, à montrer qu'il était un peu là! Ah! mais...

En attendant, l'affaire suit son cours. La France est citée à la barre de la Société des Nations par M. Jaspard pour abandon de poste. Quand nous vous disions que nous avons un grand homme en Belgique...

La Buick 4 et 6 cylindres

Faites analyser les matériaux employés dans la Buick. Le chimiste vous dira que la composition des aciers Buick est unique. Comme résistance à l'usure, ces aciers sont comme du diamant. Pas un seul possesseur de Buick en Belgique n'a jamais formulé une réclamation au sujet de la qualité de sa voiture.

De la priorité

On peut toujours compter trouver, à Paris, des journaux qui permettront d'interpréter fâcheusement les intentions du gouvernement français. A propos de Washington, il y eut *L'Echo de Paris*; à propos de la priorité belge, il y eut *Le Temps*.

Le Soir, où il y a certainement un grand politique qui rêve de tenir la balance entre l'Angleterre et la France, a bondi sur le texte du *Temps*, dont *L'Indépendance* et *La Nation belge* ont suffisamment montré qu'il ne voulait rien dire.

Briand ayant été à Londres a bien dû écouter Lloyd George, mais il nous suffit qu'il ait envoyé ici Loucheur le lendemain pour dire de quoi il retournait. Puis, il y a eu un démenti français sans équivoque. Si ça ne suffit pas...

Ce qui est enrageant, quand partent nos bonshommes à Cannes, sans bien savoir ce qu'ils vont dire, à part un « non! » très légitime à propos de notre priorité, c'est leur désinvolture presque insolente vis-à-vis de la France — notre alliée! — qui les comble d'égards et leur empressément à servir les ruses anglaises.

Anglophobie

Alors, vous êtes anglophobes? Jamais de la vie! Jamais nous n'oublierons ce que nous devons à l'Angleterre héroïque et généreuse. Mais voici tantôt trois ans que l'Angleterre joue son jeu personnel, tandis que la France s'offrait à jouer le sien et le nôtre en même temps.

L'Angleterre joue son jeu, jouons le nôtre, et serré. Car c'est une rude joueuse que l'Angleterre, et quand on l'a en face de soi, il est inutile de lui communiquer ses atouts. A vouloir l'aider, on n'obtient même pas son estime. Elle était grande avant Jaspard et (c'est invraisemblable, mais c'est comme ça) sera encore grande sans lui.

Du côté français, nous voyons une alliance défensive et des intérêts communs, des intérêts très immédiats et le besoin impérieux d'une défense commune. Sans même parler des sympathies, il n'y a qu'à y aller franc jeu, bon argent. Peu nous chaut qu'un fantôme veuille jouer les Metternich de d'ju-d-là.

Et faisons simplement remarquer à ceux qui nous taxent d'anglophobie et s'inquiètent de l'attitude de la France devant notre priorité, que quand l'Allemagne a versé son milliard, nous n'avions qu'à l'encaisser —

c'était la thèse française — sans admettre aussi vite la réclamation anglaise sur la priorité des frais d'occupation.

C'est nous, là, qui avons démolé notre droit de priorité, avec un empressément touchant, après quoi nous en voulons à la France. Non ! jouons avec tous, donnant, donnant ; faisons valoir nos droits vis-à-vis de la France, mais ne soyons pas les hommes à tout faire de l'Angleterre.

Et encore une fois, rassurons M. Jaspar : l'Angleterre se débrouillera très bien sans lui...

Le centenaire inaperçu

On l'a oublié, celui-là : le bi-centenaire de Mme de Pompadour, née en 1721.

Certes, la marquise n'est pas digne de figurer dans les cadres de l'Armée du Salut. Mais elle fut si jolie ; elle chambarda un peu l'Etat, mais aussi elle l'embellit ; elle conduisit un peu de travers le char du pouvoir, mais elle l'éclaira d'un sourire et son sceptre folichon était enrubanné. Et vous attestez encore, Sévres, Gobelins, Palais de l'Ecole militaire, Elysée, meubles de Bellevue qui êtes au Louvre, style pompadour, gravures, modes, que cette triomphante catin avait un admirable sens artiste.

Et quand nous la comparons à tant de dondons légitimes, calamiteuses — et aussi encombrantes !...

Bal de la Cour

Le plus grand choix de tuniques perlées, de ceintures de jais, de fleurs et de rubans, Maison Vandeputte, 26, rue Saint-Jean. Assortiment unique de tulles et de gazes.

Autour de M. Ramaekers

Quelques écrivains, artistes, peintres, barons, journalistes ou simples citoyens qui jouèrent un rôle à la guerre (ou à côté) ont conçu le projet de se réunir autour de M. Ramaekers, le noble artiste hollandais de qui le crayon vengeur défendit, pendant quatre ans, avec tant de bonheur et d'esprit, la cause des alliés. *Pourquoi Pas ?* bénit ce projet. Nous devons beaucoup à Ramaekers... au moins (entre autres choses) un dîner.

Les personnes qui rentrent dans une des catégories énumérées plus haut et qui désirent passer une soirée de gratitude avec Ramaekers, en présence d'un saumon sauce verte, n'ont qu'à le faire savoir à *Pourquoi Pas ?*, où siège en permanence intermittente le comité organisateur de ce petit gueuleton, MM. Ochs, Bastien et Boin.

Un original... Le comte C....

C'était un personnage bien connu du Tout-Bruxelles qui badaude ; qu'il pleuve, qu'il vente, que le soleil brûle ou que la brise nous glace, chaque jour, à la même heure, il allait de la porte de Namur à la gare du Nord, par l'itinéraire classique, et qui comprend inévitablement la Montagne de la Cour, la rue de la Madeleine, le « Passage » et la rue Neuve.

Il eut ses heures de célébrité. Il fut le père de Bruxelles-port de mer et de bien d'autres grands projets, dont quelques-uns furent réalisés, tandis que les autres n'étaient pas mieux compris que les poèmes du même auteur.

Ancien officier de cavalerie, il traitait les gens et les affaires de haut. Il avait gardé l'allure du chef d'escadron avec des airs de demi-solde de la vieille garde : le chapeau

haut de forme soigneusement passé au pétrole, une redingote serrée à la taille, mais luisante aux coudes ; des chaussures dont les rides profondes se dissimulaient sous des guêtres jadis grises.

Il vivait en ermite, sauvagement enfermé dans une vieille maison bourgeoise, se nourrissant mal ; il était riche, très riche pourtant.

Il avait une manie, d'aucuns diront peut-être une passion : il était collectionneur. Collectionneur de tout et surtout de tableaux des maîtres anciens. Il en avait des centaines, distribués pêle-mêle dans tous les coins de son hôtel. On sortait halluciné, ahuri, d'une visite de ce caparnaüm, où les toiles des grands maîtres — disait-il — voisinaient avec le pot à eau et le tire-bottes et s'entassaient jusque dans le W. C. Pendant trois ou quatre heures, tout l'art ancien défilait ; on ne comptait plus les Rembrandt, les Teniers, les Rubens.

« Des faux, rien que des faux, des tableaux ramassés au Marché-aux-Puces, les fonds de magasin de tous les brocanteurs des neuf provinces », proclamaient les ennemis que s'était fait le collectionneur éperdu.

Le plus drôle, c'est que ces ennemis, si se les était assurés par des plaquettes et des articles de revue, par des critiques mordantes et documentées sur les experts incompétents de tous les musées nationaux de Belgique et d'ailleurs. Il avait découvert partout des taires de Saitapharnés et des Boronali officiellement accueillis comme chefs-d'œuvre authentiques.

Alors, la question se pose : Tous ces tableaux accumulés par le collectionneur entêté qui se privait de tous les agréments de la vie pour acheter encore et toujours, tout indistinctement, sont-ils de vulgaires copies, des faux ridicules ? S'ils voient le jour d'une vente publique, nous le saurons peut-être.

Ce thésauriseur de toiles peintes n'en offre pas moins une physionomie curieuse. Il s'apparente aux héros de Balzac. N'est-ce pas une scène de la *Comédie humaine* : un vieil homme au visage d'ascète, aux yeux brillants, qui, dans l'ombre d'une salle à manger où de lourdes armoires emplissent d'énormes buffets, s'asseyait dans un fauteuil et, pendant des heures, restait en contemplation devant un de ses Rembrandt, éclairé par la vacillante flamme d'une bougie ?

Vieux fou, vieux maniaque, original, tout ce qu'on voudra. Mais sa manie n'avait rien de bas. On dira de lui : « Il avait le culte du beau — même sous forme de copies. »

???

Pianos Rönisch, 16, rue Stassart, E/V. Tél. B 193.92.

On demande un ministre qui sache lire

Il y a quelque temps, une explosion formidable avec écrabouillement de particuliers se produit en Bochie. Un journal bruxellois fait des réflexions qu'on peut ainsi résumer : « Bonne affaire : moins il y aura de Boches, mieux ça vaudra ! » Mais il ajoute : « Voilà ce que nous aurions pu penser pendant la guerre ; voilà ce que nous n'avons plus le droit de penser maintenant... »

Vous devinez le coup : la presse boche ne publie que les premières lignes, sans le correctif, et dit : « C'est comme ça qu'on parle en Belgique. » La presse boche de Suisse, à Berne spécialement, imite les patrons, et s'indigne. Tout cela est normal.

Mais il y a un ministre de Belgique, à Berne ; il pouvait ou ne rien dire ou éclairer — naïvement — la presse

boche. Que pensez-vous qu'il fit ? Il s'indigna, lui aussi, et confirma ainsi la canaille interprétation boche.

On peut n'être pas très malin (encore que le pistolet dont s'agit ait eu, pendant la guerre, une réputation de malice que nous ne voulons pas croire justifiée), mais alors on n'est pas ministre, ou, si on est ministre, on se tait — énergiquement.

Sandeman Wine

28, rue de l'Evêque.

6, boulevard de Waterloo (Porte de Namur).

Dégustation des vins de liqueurs de la firme Géo-G. Sandeman. Ouvert après les spectacles.

Maison fondée à Oporto en 1790.

Le métier d'écouteur aux portes

Les maîtres de la terre s'en vont palabrer à Cannes — une fois n'est pas coutume, n'est-ce pas ? Ils vont examiner ce qu'il doit encore en coûter aux peuples d'avoir été victorieux. Ils sont suivis, comme de raison, par la petite armée des reporters diplomatiques. Ces Messieurs passent pour de grands journalistes. Ils s'orientent le chef de quelques rayons de l'auréole dont la naïveté publique entoure les gens des affaires étrangères. Parce qu'ils ont quelquefois porté la valise d'une Excellence, ils passent pour connaître les secrets qui étaient peut-être dedans.

Avouez que c'est cependant un singulier métier qu'on leur fait faire. Depuis que la diplomatie secrète a été officiellement supprimée, on distribue, après chaque conférence officielle, un communiqué absolument dénué d'intérêt. On y avertit les masses que M. Lloyd George, M. Briand, M. Jaspard et autres augures se sont rencontrés, qu'ils ont parlé des questions dont il était question et qu'ils ont remis la décision à une conférence ultérieure. On ajoute quelquefois qu'ils sont enchantés les uns des autres.

Comme, tout de même, on se rend compte que ces informations sensationnelles ne doivent pas satisfaire le public, on autorise les journalistes à stationner dans l'antichambre, derrière la porte où il se passe quelque chose. On espère sans doute qu'ils se contenteront de décrire la porte et de faire part à leurs lecteurs des réflexions intimes qu'elle peut leur suggérer. Et puis, on ferme les yeux s'ils regardent par le trou de la serrure et s'ils arrivent à saisir une bribe de conversation.

Au moment de la sortie, tous se précipitent : ils interceptent l'inclinaison de la moustache de M. Briand, le toupet de M. Jaspard, le sourire de M. Lloyd George. Si le visage de celui-ci porte les traces d'une digestion difficile, ils en concluent que tout va mal ; s'il a l'air épanoui d'un brave homme qui vient de déjeuner légèrement, ils sont pleins d'espoir. « Etes-vous content, Monsieur le ministre ? » — « Très content, mon bon ami. »

Il n'en faut pas davantage : on câble la nouvelle aux quatre coins du monde, les écrivains diplomatiques les commentent, et, quand ils ont de l'imagination, brodent là-dessus de beaux systèmes, généralement faux.

En vérité, pour l'information du public et pour la dignité de la profession, il vaudrait beaucoup mieux que, dans ces conditions, les journalistes restent chez eux au lieu d'écouter aux portes.

???

Auto-Pianos Ducanola, 16, rue Stassart, E/V. Tél. B 193.92.

Au delà de la politique

Ce pendant que nos grands hommes manigancent on ne sait quoi qui doit les montrer aux peuples et à l'avenir encore plus grands qu'ils ne sont, nous trouvons dans *L'Action française*, qui publie un choix de lettres du front, les lignes suivantes :

Lettre de Roger Meyer et de Raymond Louis, tombés au champ d'honneur, le 23 août 1914, dans une petite maison d'Hannetelle (Belgique), qu'ils avaient mission de défendre.

Quand la mère et belle-mère des deux soldats est allée, en 1919, en Belgique, pour tâcher de parvenir à les reconnaître, la femme qui habitait la maison, dans laquelle un abus les a tués tous, a remis en pleurant à Mme Louis un petit bout de papier qu'elle a trouvé dans la poche d'un jupon, en rentrant chez elle après l'armistice, et sur lequel étaient tracées les lignes ci-dessous :

« Monsieur, madame, chers alliés,

» Nous sommes quinze petits soldats français barricadés dans votre maison. Nous y sommes entrés précipitamment et force nous a été de faire des dégâts ; nous en sommes très fâchés pour vous, mais il nous est impossible de faire autrement. Avant de mourir pour la France, pour la Belgique, nous vous remercions nos regrets et vous saluons.

Louis ».

Simple réflexion : d'autres alliés ont traité durement les mobiliers belges et n'ont pas songé (ce n'était d'ailleurs pas indispensable) à s'excuser. Il est vrai qu'ils disaient alors — et croyaient peut-être ! — que les Roches paieraient.

Les sobriquets du jeudi

La Conférence économique de la Côte d'Azur :

CANNE-A-LUCRE

Les résultats probables de la dite Conférence :

LA CROTTE D'AZOR

Banqueroute frauduleuse

Le tribunal correctionnel de X... vient de condamner à des peines sévères les sieurs J.-K. Dresdner et John Brown, le premier pour banqueroute frauduleuse, le second pour complicité à ce délit.

Voici les faits :

John Brown, grand manufacturier, écoulait une partie importante de sa production par l'intermédiaire de la maison Dresdner. Cette dernière, à la suite d'une spéculation malheureuse et impardonnable, se trouvait devoir payer aux firmes Stevens et Leclerc un capital important et ce paiement devait absorber une part notable du fonds de roulement engagé dans ses affaires.

John Brown, ne pouvant plus traiter avec J.-K. Dresdner qu'à crédit, et craignant que cette situation ne compromît son service commercial, tint à Dresdner à peu près ce langage :

« Déposez votre bilan, ce qui vous dispensera de payer les firmes Stevens et Leclerc, et nos opérations pourront reprendre comme par le passé, car je sais, moi, ce que vaut votre crédit réel... »

Il est heureux qu'il y ait des juges à X...

Le tribunal de la conscience publique juge sévèrement

l'Allemagne et l'Angleterre, la première pour banqueroute frauduleuse, la seconde pour complicité à ce délit.

Voici les faits :

L'Angleterre, grande manufacturière, écoulait une partie importante de sa production par l'intermédiaire de l'Allemagne. Cette dernière, à la suite de la guerre injuste qu'elle a suscitée et qu'elle a perdue, se trouve devoir payer à la Belgique et à la France des sommes importantes, à titre de réparation. Et, naturellement, cela dérange un peu ses finances.

L'Angleterre, ne pouvant plus écouler ses produits en Allemagne, par suite de la dépréciation du mark, et craignant que cette situation n'ait une fâcheuse répercussion sur la prospérité de ses usines, tint à l'Allemagne à peu près ce langage :

« Déposez votre bilan, ce qui vous dispensera de payer la Belgique et la France, et nos opérations pourront reprendre comme par le passé, car je sais, moi, ce que vaut votre crédit réel. »

Il est heureux qu'il y ait des juges au tribunal de la Société des Nations !

Ecrivez à la machine

Mais... sur une Japy: c'est bon, c'est français, et quel prix ! Demandez références à G. G. Ahels, 56, Montagne aux Herbes-Potagères. Tél. B. 415.75.

Parlementarisme révolutionnaire

Le monde se porte mal. On ne rencontre partout que prophètes de malheur, disciples plus ou moins éloquents de la regrettée Cassandra et de l'aimable Jérémie. « Les gouvernements sont impuissants, insuffisants et désespérés », disent-ils : les classes dirigeantes ne dirigent plus rien ; les industriels ne songent plus à produire, mais à spéculer ; la bourgeoisie s'abandonne, les vieux gémissent, les jeunes bolchevisent : c'est elle qui, par insouciance, dilettantisme et lâcheté, fait le lit de la révolution. »

Il y a du vrai. Mais ce qui est assez réconfortant pour les pauvres bourgeois que nous sommes, menacés de la fusillade et de l'expropriation, comme nos excellents confrères du Peuple, d'ailleurs, c'est que les révolutionnaires syndicalistes ou communistes se montrent aussi incapables de s'emparer du pouvoir que la bourgeoisie de le défendre.

Ces braves gens sont déjà contaminés par le virus parlementaire, comme de très vieux sénateurs. Jamais, dans aucun parlement du monde, on n'a bavardé aussi longuement et aussi vainement que dans les congrès communistes. Tout le monde veut placer son laïus, et quel laïus ! Et ce sont des ordres du jour, des distinctions, des subtilités de procédure, des manœuvres souterraines pour renverser le ministère... pardon, le bureau. On dirait que tous ces gens-là ont vingt ans de parlement...

Quant à une idée claire, fût-elle absurde, vous la cherchiez vainement dans tous les congrès communistes. Bavardage pour bavardage, autant ne pas changer de régime.

???

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

Pour aider M. Theunis

« Etant donné, d'une part, nous dit cet ami, qu'on débaptise avec une facilité extrême les rues des villes, et, d'autre part, que le trésor public réclame à grands cris qu'on l'alimente, pourquoi les communes ne feraient-elles pas, par le moyen des plaques portant le nom des rues, places et boulevards, ce que l'Etat fait par le moyen des murs et des quais de nos gares de chemins de fer, au point de vue de la publicité commerciale ? Qui nierait que le nom d'un article comestible, de toilette ou de chaussures, par exemple, appliqué à la désignation d'une voie publique constituerait, pour la maison qui fabrique cet article ou en exploite la vente, une réclame de tout premier ordre ?

Assurément, il faudrait passer des contrats à très longs termes, car on ne peut changer tous les ans le nom des artères d'une commune.

Assurément aussi, les habitants des rues débaptisées éprouveraient des ennuis à la suite des changements de noms ; mais ne nous prêchez-t-on pas, tous les jours, le courage fiscal, et la conscience d'avoir contribué à l'œuvre de reconstitution financière entreprise par M. Theunis ne doit-elle pas suffire à consoler d'un petit déboire de ce genre tout cœur véritablement patriote ?

La rue Van Artevelde devenant la rue du Chocolat X, la place des Barrières devenant la place du Waterproof Y, le boulevard Saint-Michel mué en boulevard de la Machine-à-Coudre Z, où serait le mal ? Que si l'on ne veut pas appliquer ce système aux rues déjà existantes, pourquoi ne pas l'appliquer aux rues nouvelles qui se créent dans les quartiers excentriques ? »

Ainsi parla cet ami — et nous en sommes encore à nous demander si le discours qu'il nous tint fut ou ne fut pas sérieux...

Les savons Bertin sont parfaits

Bruxelles se transforme... avantageusement

Cette fois l'antique et centenaire « Café des Mille-Colonnes » est bien allé retrouver les vieilles lunes.

Démoli intégralement de fond en comble, transformé radicalement, rajeuni, transfiguré, embelli, le nouvel établissement de luxe presque miraculeusement élevé sur « des ruines », a fait son ouverture « officieuse » à l'occasion du réveillon du nouvel an.

Ah ! il y a loin de la taverne démocratiquement bruyante et toujours un peu enfumée, où se débitaient force « demis » Munich ou Pilsen et choucroutes copieusement garnies de saucisson et de lard, à la somptueuse succession de salons qui forment le « temple » tout à fait moderne de la cuisine fine et des vins de grands crus, haut cotés.

Le propriétaire du restaurant Savoy — nouveau grand-père du temple en question... que de nombreux fidèles fréquenteront avec dévotion ! — a eu l'heureuse idée de métamorphoser les « Mille-Colonnes » en une reconstitution fidèle d'un coin du « Petit Trianon ». Le style est d'un Régence exquis, riant, clair, pimpant où l'harmonie des boiseries peintes en « gris-vert » d'une tonalité irréprochable, se marie délicieusement avec l'amarante délicat des tentures.

Bruxelles compte une taverne de moins, mais une petite œuvre d'art de plus !

D'un siècle à l'autre

Nous croyons bien que tous ceux qui ont atteint leur vingtième année entre 1890 et 1900 ont été plus ou moins anarchistes. (Un jour qu'un de nos amis disait cela devant Ernest-Charles, il répondit avec simplicité : « Moi pas ! » ; il était sans doute radical-socialiste de naissance.) C'était le courant du siècle. Après tant de démolitions, il n'y avait plus guère d'autre idéal valable que celui-là ou le... cloître pour de jeunes esprits qui refusaient de croire que le soin de s'enrichir est une suffisante raison de vivre. Dieu !... il était *scientifiquement* démontré qu'on en avait que faire. Patrie !... Conception surannée tout au plus bonne pour le colonel Ramollot. La liberté !... Celle de mourir de faim quand on n'avait pas de rentes. La sociale ?... Elle servait déjà de marchepied aux coureurs de mandats et même aux coureurs de dots. Alors...

Alors, il y avait la Cause ! La Cause pour laquelle Emile Henry était mort. On n'allait pas jusqu'à approuver les jeteurs de bombes, mais on les excusait. Mais les années passèrent et aussi la mode des explosifs. On s'aperçut que pour vivre « en Anarchie », il fallait des rentes ; on réfléchit, on vécut la vie « vraie et criminelle ».

Les anarchistes qui avaient du goût pour la vie politique pratique rentrèrent au bercail socialiste et les autres, les pires, devinrent... réactionnaires.

Telle est l'aventure que raconte, avec une admirable et fière sincérité, Georges Valois, dans son dernier livre : *D'un siècle à l'autre* ; mais, logique avec lui-même et jusqu'au bout, il a accompli tout le cycle, et ce fils d'ouvrier républicain a fini par devenir catholique et royaliste.

Sans aller jusque-là, on ne peut que s'incliner devant cette inflexible conscience. En tout cas, il est impossible de lire sans émotion cette confession d'un esprit un peu rude, mais très noble et très élevé. « Les Français, a-t-on dit, sont un peuple de trente-neuf millions d'aristocrates. » Le magnifique développement intellectuel de ce fils d'ouvrier en est la preuve. *D'un siècle à l'autre* est un livre capital pour l'histoire de la pensée de ce temps.

???

Le *Gold Star Port de Priestley et C^e d'Oporto* est le nectar des amateurs.

On pavoisa

C'était en 1918. M. Vandervelde était ministre de l'Intendance et l'armée belge mangeait des saurets plus souvent qu'à son tour. Le fourrier avait beau dire au cuisinier : « Emile, donnez-leur aujourd'hui leur boestring quotidien », les hommes invoquaient bien le Père Éternel, mais ce n'était pas pour dire : amen !

Un jour qu'Emile — le cuisinier — distribuait les présents d'Emile — le ministre — le bruit se répandit que le ministre de l'Intendance allait visiter le front...

Le lendemain, à l'aube naissante, toutes les routes accessibles à l'auto ministérielle étaient parées comme pour un jour de fête. Plus de... mettons 100,00 saurets, alignés pour la revue, corrigeaient avantageusement la monotonie des innombrables fils téléphoniques de l'avant et de l'arrière. Le lieutenant en compta 318 sur un hectomètre de la route de Furnes ; puis, altéré, il entra dans un café et n'en sortit plus.

La préface du livre de Marguerite Baulu où M. Vandervelde énumère ses visites au front est muette sur cette visite et ce pavoisement.

Vive le gouvernement !

On impose les fruits, les vins,
Les héritages et les biens ;
On impose, en plus de nos rentes,
Les transmissions par les ventes.
Bref, on impose tant et tant,
Aux champs aussi bien qu'à la ville,
Qu'il serait, je crois, inutile
De chercher ailleurs pour l'instant,
Gouvernement plus imposant !

Histoire non anglaise, mais ardennaise

Deux Bruxellois excursionnent dans les Ardennes. Après un demi-jour de pérégrinations dans la forêt, ils ont l'estomac dans les talons. Ils sont obligés de profiter de la cuisine de l'auberge isolée qui leur tombe sous la main.

Ils commandent donc à la vieille patronne de la dite auberge une omelette au lard :

« Dînez a bie des œufs, dit-elle, mais dna pon d'lard.

— Bien, faites ce que vous avez », dirent les voyageurs.

Là-dessus, la vieille, ayant préparé l'omelette de ces messieurs, s'en va vaquer à ses divers travaux dans les dépendances de l'auberge.

Quelque temps après, ils appellent la vieille et lui demandent l'addition :

« Cesse autant, dit-elle.

— Et le lard ? dirent les Bruxellois.

— Lé lard ? D'na pon donné d'lard ! » dit-elle.

Les rusés compères avaient fait cuire, en l'absence de l'aubergiste, le lard pendu sous le manteau de la cheminée.

« Mais nous avons pris celui pendu dans la cheminée, répliquèrent-ils.

— Pou goulà, mi fi, dit la vieille, cesse né rin : cé ell sie qué mi n'homme si chert quand il a ell' froien ! »

Prophétie

Relevé cette réflexion de Pascal :

Trouvoit-on Paul-Emile malheureux de n'être pas consul ! Au contraire, tout le monde trouvoit qu'il étoit heureux de l'avoir été...

Pensées, ch. XXIII (« Grandeur de l'homme »).

Notre nouveau ministre à Luxembourg

Le poste de Luxembourg est, pour nos diplomates, un poste brillant, mais difficile, et le traité belgo-luxembourgeois, qui vient d'être ratifié, le rend plus difficile encore. Les Grands-Ducaux sont susceptibles et nous considèrent à peu près avec la même méfiance que notre monde officiel témoigne à la France. Eux aussi ils ont peur d'être « portugalisés » et ce serait nous leurrir dangereusement que de croire que le mariage que nous venons de contracter avec eux est un mariage d'amour. C'est un mariage de raison (mariage forcé, disent même quelques grincheux). Ce sont quelquefois les plus heureux, mais, pour qu'ils soient heureux, il faut aux conjoints beaucoup de tact et de prudence dans les commencements.

Aussi, notre représentant à Luxembourg sera-t-il surveillé de très près et pas toujours avec sympathie. Il faut que jamais on ne puisse l'accuser de trancher du gouverneur, du commissaire général ou du... stadhalter.

Le nouveau titulaire de ce poste délicat sera-t-il à la hauteur de sa tâche ?

Il y a tout lieu de l'espérer. Le comte de Laubespain, qui a été choisi, est, depuis plusieurs années, premier secrétaire à l'ambassade de Belgique en France. Il laisse à Paris les meilleurs souvenirs, non seulement dans la colonie belge, mais aussi dans tout le personnel politique et administratif français. Spécialisé dans les questions économiques, il a trouvé moyen d'arrondir bien des angles, ce qui n'était pas toujours commode.

???

TAVERNE ROYALE, 23, Galerie du Roi, BRUXELLES
Téléph. Br. 7690
Service de Traiteur.

Tous plats chauds ou froids sur commande.

Foie Gras Feyel — Caviar — Thè de Chine
Porto — Champagne, Vins, etc.

Livraison par automobile

Au feu !

On nous communique les « Consignes à observer en cas d'incendie forestier » au camp d'Elsenborn. C'est très impressionnant :

La batterie d'alerte, sous les ordres d'un officier, son cadre au complet et maximum de personnel, y compris trompettes avec instrument et cyclistes, est dirigée, par ordre du commandant du camp, sur les lieux du sinistre. Tout le personnel doit être muni des outils suivants : 1/3 de haches, 1/3 de pelles, 1/3 de pioches, le maximum de scies articulées que l'unité possède.

Dès son arrivée, l'officier se rend compte de l'importance de l'incendie et envoie immédiatement au commandant du camp un croquis exact de l'endroit du sinistre et éventuellement, par écrit, une demande de renfort en y spécifiant le matériel nécessaire en plus de ce qu'il possède.

L'officier se munira d'un appareil téléphonique et fera transmettre, par le poste téléphonique le plus rapproché, les renseignements qu'il est à même de donner verbalement, etc., etc.

Les hommes, en tenue de travail, doivent être munis de leur gourde remplie suivant l'importance de l'incendie; le commandant du camp réglera l'envoi des renforts nécessaires.

Au fond, tout cela est extrêmement raisonnable, et, pour peu que l'incendie veuille bien ne pas aller trop vite, il y a beaucoup de chances pour qu'il soit victorieusement combattu. A remarquer que l'usage des trompettes en cette affaire nous ramène au siège de Jéricho par le brave Josué.

Modestie

On lit dans *L'Echo de Paris* :

Les étrennes des contrefacteurs

A partir du 1^{er} janvier 1923, toutes les créations de Madeleine Vionnet porteront une double signature.

Chaque robe sortant des ateliers de Madeleine Vionnet portera à l'intérieur :

1^o Sa signature autographe;

2^o Un numéro d'ordre spécial;

3^o Une empreinte digitale de Madeleine Vionnet.

Voilà une excellente idée et qui nous a ouvert tout de suite des horizons. Dorénavant, nous publierons, à l'intention de nos admiratrices — notre modestie seule veut ignorer qu'elles sont légion — des numéros spéciaux (prix : 75 francs l'exemplaire) qui ressembleront à s'y méprendre à nos numéros ordinaires, sauf qu'ils porteront :

1^o Une triple signature autographe;

2^o Un numéro d'ordre spécial;

3^o Une empreinte des trois Moustiquaires.

Et c'est ici que nous ferons la pige à Mme Vionnet : cette empreinte sera, en effet, au choix de nos lectrices : digitale, nasale, buccale, labiale, pectorale, dorsale, crurale, fémorale, etc.

Les à-peu-près de la semaine

M. le premier ministre Theunis : *Le Malin de la Galette*.

M. Helleputte, candidat ministre évincé : *Le Guizo-ot du Vlaamsche partij*.

Feu Léopold II : *Barbu-Roi*.

Breuvage qu'a bu Lloyd George à la santé de la France à l'occasion du nouvel an : *La Tisane des Chéquers*.

M. de Valéra : *L'empêchement d'Irlande*.

Poète, prends ton luth

Sous le titre : *Les causes de la guerre en Belgique*, un poète, M. Léon Parent, décrit avec lyrisme et précision les prodromes de la catastrophe :

Si ces aigles de gouvernants

Qui nous ont ridiculisés trente ans,

Au lieu de prendre neuf cents millions tous les ans

Pour les parasites de nos couvents,

On nous avait donné des armements

Nous n'aurions pas eu les Allemands.

On ne pouvait servir après trente-six ans,

Pour faire plaisir aux Allemands.

On empêchait ainsi les dévouements,

On faisait de nombreux mécontents.

Et nos gouvernants disaient en larmoyant :

« Nous n'avons pas de fusils, nous n'avons pas d'argent ! »

Mais nous avons des cierges en or et en argent,

Des saints sacrements couverts de diamants;

Pièces d'églises, de chapelles, de couvents,

Que tout les pays d'Occident.

Pas de fusils ! Où sont les Albini ?

Pas d'argent ! Et les milliards des couvents !

Vous en avez reçu des centaines de millions

Pour assurer vos élections;

C'est avec l'argent des couvents et des Allemands,

Que ce gouvernement a vécu si longtemps.

L'pape a dit : « Périsse la Belgique ! »

Plutôt que le gouvernement catholique ! »

Périsse Rome, son Vatican,

La sale clique, sa sale boutique.

Ça, c'est tapé !

???

Restaurant Richelieu, 26, rue de l'Evêque

Sa cuisine soignée, ses vins fins.

Buffet froid après théâtres.

Commémoration héraldique

Il y aura bientôt un mois et demi que le baron Maurice du Monnier du Boulevard remonte aux croisades. Afin de commémorer cet anniversaire, ses collègues de la gauche libérale organisent une imposante manifestation. Après les discours prononcés par les membres du groupe possesseurs d'une particule, on remettra au baron un tortil en fer forgé et une étude, sur parchemin, due

à M. de Marès, le savant archiviste de la ville, relatant l'histoire complète de sa baronnie, depuis ses origines jusqu'au 1^{er} janvier 1922, à 15 h. 35.

OTARD le Cognac le plus réputé

Eblouissements

Le président d'une société de province, un peu troublé — l'émotion inséparable d'un débat — commence ainsi son speech :

« Monsieur le gouverneur,
« Monsieur le colonel,
« Je vous remercie d'être venus en aussi grand nombre !... »

???

De M. G. Rency, dans son feuillet littéraire de dimanche dernier :

M. Maran a fait ses études à Bordeaux et s'y est fait la main — et même le poing, car il fut en son temps un redoutable champion de football...

Se faire le poing pour jouer au football ?

Le Fillet de Sole
(Cœur des Hautes)
de Bruxelles
LA DODINE DE CANARD AU CHAMBERTIN

Style lapidaire

Lu sur une demande d'effets présentée par un fourrier à son lieutenant-payeur :

2 mètres de galons pour sergents bruns;
1 mètre de galons pour caporaux écarlates.

COGNAC BISQUIT

Le nègre n'est pas content

Cinq académiciens Goncourt ont cru nécessaire de couronner un roman nègre, véritable thèse de haine lubrique contre l'Européen et justification éclatante de ceux d'entre nous qui ne croiraient pas au génie noir. A lire ces pages, on se demande s'il est certain que ces Messieurs aient feuilleté *Batouala* ?

Entre autres perles, entre dix critiques semblables, signalons, page 155 de l'édition Albin Michel (1921, cinquante-sixième mille), le passage suivant (il s'agit d'une chasse au rhinocéros) :

... Rien n'arrête son élan : fourrés, marigots, arbres, lianes, il brise, écrase, éventre et défonce tout sur son passage.

Briser, écraser, éventrer, défonce une rivière, morte en saison sèche, nous semble peu français, voire Académie Goncourt... à moins que le marigot ne fût gelé, phénomène plutôt rare — nous sommes-nous laissé dire — sous l'équateur ?...

Mais quand les nègres s'y mettent...

Mystification détonante

Du fumiste Vivier, le corniste célèbre, rival de Sapeck et d'Allais en Part des mystifications.

Un matin, il se précipite dans l'un des innombrables chalets de nécessité échelonnés le long des boulevards, à Paris, et s'y enferme au verrou.

Quelques secondes après, la préposée, déjà surprise de cette entrée en coup de vent, entend une détonation formidable. Affolée, elle court chez un commissaire qui arrive et frappe.

— Ouvrez, au nom de la loi !

Rien ne répond.

— Ouvrez !

Complet silence, un silence de mort.

— Ouvrez ! ou nous enfonçons la porte.

Et comme tout restait immobile, on enfonça la porte, — et... l'on trouva Vivier, l'air béat...

Le commissaire était furieux :

— Pourquoi n'avez-vous pas ouvert ?

— Parce qu'il y avait quelqu'un ! De quel droit venez-vous ?...

— Mais cette détonation ?

— Qu'est-ce que ça vous fait, répond froidement le corniste, si je les fais comme ça ?

Etymologie

« Je me permets, nous dit-on, de vous soumettre quelques suggestions au sujet de l'origine possible du mot « kastar ».

« Il paraît qu'on n'en trouve trace ni étymologie dans aucune langue, mais il y a « lascar » qui, par corruption marollienne, a parfaitement pu faire « kastar » (le flamand a Kastanje, père de Kastogne, et Kastogne, mère de Kastar, par corruption de Lascar).

« Voyons le Larousse illustré : « Lascar : argot militaire = brave à trois poils ; ancien au courant de tous les « trucs » du métier militaire (passé dans le langage populaire avec le sens d'homme malin).

« Dites-moi, n'est-ce pas là la définition parfaite du Kastar de la Kastogne ?

« Pour moi, ça colle, et je tiens pour Kastar, corruption de Lascar. »

Le préposé aux sciences orientales de *Pourquoi Pas ?* fait remarquer que « l'askar » vient du sabir arabo-français-algérien ; « askar » est le pluriel de « askri », qui signifie simplement soldat. Avec l'article el, « el-askar », ou « l'askar », veut simplement dire les soldats.

Pour les amateurs de belles phrases

Cueilli dans *La femme en chemin*, de Victor Marguerite (*Les Œuvres libres*, vol. 5, p. 200) :

Elle sonda la lumière des yeux marrons, qui avaient chassé l'avion boche, et qui allaient se poser, si prenants, sur d'autres visages féminins.

Annonces et Enseignes... lumineuses

Lu à l'étalage d'un épiciers, près de la gare de Haine-Saint-Pierre, et affiché sur un bocal renfermant des harengs :

6 fr. 50 le bocal avec vers

5 fr. 50 le bocal sans vers

Evidemment, les premiers doivent valoir plus, étant faisanes.

Le petit pain du jeudi A M. TROTSKY, père

Vous avez, Monsieur, maudit votre fils Léon. Cette cérémonie n'est plus très pratiquée, c'est pourquoi nous avons lu, avec intérêt le détail de l'excommunication en règle dont vous avez accablé votre rejeton. En général, les malédictions paternelles n'ont plus lieu qu'à l'Opéra ou même au Théâtre-Français. Mais la musique y paraît sinon indispensable, au moins très utile. Vous, vous avez opéré à la synagogue d'Ekatérinoslaw et la mise en scène, bien qu'elle ne soit pas due à M. G. Cherau, nous paraît avoir été particulièrement soignée. Il y avait une trompette : c'est peu, mais il nous semble qu'elle a fait du boucan comme quatre. Au reste, voici le récit qui fut télégraphié :

« A la fin d'un service religieux, le vieux Moïse Braunstein, suivi de sa famille, s'avança vers l'autel et, face au rabbin, accusa son fils d'être l'ennemi du judaïsme et de l'humanité. Il demanda alors au rabbin de proclamer l'exclusion de Léon Braunstein, alias Trotsky, de la communauté juive, et de le maudire selon la formule réservée aux ennemis de Dieu.

Le rabbin fit droit à la requête du père de Trotsky. La trompette sacrée sonna quatre fois et quatre fois la formule de malédiction fut prononcée. La mère du damné s'évanouit pendant la cérémonie. »

Tout y est, comme on voit. L'évanouissement de la mère du *de cuius* était de rigueur. Il nous semble avoir été enlevé dans un style impressionnant. Seulement, après cela, Monsieur, nous est-il permis de faire une remarque ?

La Bible, notre livre plus ou moins commun, à vous et à nous, nous a appris le procédé du bouc émissaire. Le Trotsky Léon d'alors remettait ses pleins pouvoirs à un bouc, qui encaissait une malédiction de 40 H.P. On le menait (le bouc) à la limite du désert, où le grand-prêtre, avec accompagnement de trompette, lui disait tout ce qu'il avait sur le cœur — et il en avait sur le cœur, le grand-prêtre ! — il allait, allait, allait, tant que ce bouc en prenait pour son grade jusqu'au-dessus des cornes. Et puis, il vous allongea, à ce bouc, un coup de pied arrière d'une force de pénétration de 80 atmosphères, tant et si bien que le bouc filait au désert à une vitesse de cinquante kilomètres à l'heure, et on n'entendait plus jamais parler de lui.

Vous, Monsieur, vous n'avez pas employé le même protocole (trompette à part) et si nous nous rapportons au texte, vous avez déclaré au rabbin que votre Léon était l'ennemi : 1° du judaïsme ; 2° de l'humanité.

Après quoi, vous avez demandé au rabbin d'expulser Léon de la communauté juive, tout simplement du judaïsme, et rien de plus. C'est-à-dire que vous l'avez fichu à la porte de chez vous pour nous l'envoyer, chez nous — qui sommes l'humanité.

C'est un cadeau assez singulier que vous faites. Et si nous disposions d'une trompette sacrée, nous referions, à rebrousse-poil, la cérémonie de la malédiction, dût la bonne Mme Braunstein s'évanouir une fois de plus. Nous maudirions Léon au nom : 1° de l'humanité ; 2° du judaïsme, et nous demanderions au rabbin de le flanquer à la porte de la communauté humaine.

Tout ça est un peu compliqué, mais si nous pouvions opérer à la Monnaie, nous ferions, je crois, une jolie recette. C'est une idée que nous vous soumettons, Monsieur, sous forme de petit pain... **POURQUOI PAS ?**



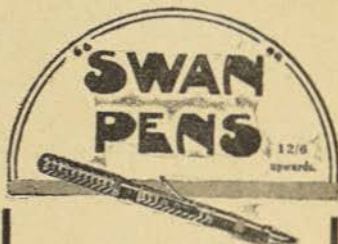
LE THERMOGÈNE

guérit en une nuit

**TOUX, RHUMATISMES,
POINTS DE CÔTÉ, LUMBAGOS, ETC.**

La boîte 2 fr. 50; la 1/2 boîte 1 fr. 50

TROWER'S PORT
TELEPHONE 4 806



Le "SWAN,"

*doit sa réputation
à une construction
soignée et robuste*

CHACQUE PORTE-PLUME
... EST GARANTI ...

EN VENTE PARTOUT
... DEPUIS Fr. 32.50 ...

FABRICANTS :

MABIE TODD & Co Ltd
(Belgium) *Sté Ame*
8 et 10, rue Neuve, BRUXELLES

Les bêtises continuent

Un puissant demiurge serait chargé de brouiller les cartes entre la Belgique et la France que les choses ne se passeraient pas autrement qu'elles ne se passent. Chaque fois que la solidarité des deux pays s'affirme par la force des choses, un mystérieux ragot sort on ne sait d'où; les hommes politiques et les journaux, à qui la guerre n'a rien appris et qui sont revenus sournoisement à leur francophobie congénitale, s'en emparent pour exploiter la susceptibilité nationale et l'on cherche à amorcer une campagne antifrançaise; cela pourrait tourner très mal si la presse parisienne n'était pas si sage ou... si mal informée de ce qui se passe chez nous.

Ce qui s'est passé à propos de la prétendue mise en question de notre priorité est caractéristique. La combinaison qui nous frustrait de notre droit est une invention anglaise. On n'en peut douter aujourd'hui. Mais un des experts français ne l'a pas repoussée a priori. Aussitôt, dans la presse, cet expert s'est trouvé multiplié par cent: il est devenu tous les experts français, il est devenu les ministres français, il est devenu le gouvernement français. Naturellement, la vérité a fini par apparaître, mais, en attendant que cette dame peu vêtue sortit de son puits, des paroles irréparables eussent pu être prononcées. Au profit de qui?...

Cela rappelle l'histoire des munitions polonaises. Vous vous souvenez? Si le gouvernement belge avait refusé de laisser passer les caisses d'obus destinées à sauver Varsovie, c'est parce qu'on le lui avait demandé sur un ton comminatoire, sur un ton inadmissible. Il n'en était rien: la dépêche française était parfaitement correcte. Et naturellement, on ne sut jamais qui avait inventé la légende.

Cela rappelle aussi le bruit ridicule que l'on a fait, il y a tout juste un an, autour du discours de M. de Margerie. Cela rappelle bien des choses. En vérité, ne dirait-on pas que le mystérieux chef d'orchestre qui, avant la guerre, dirigeait toutes les campagnes antifrançaises, a reparu chez nous?

Au profit de qui travaille-t-il?

Au profit de l'Allemagne? Pas encore officiellement. Mais au profit de ceux qui veulent que l'Allemagne ne paie pas, afin qu'elle conserve assez d'argent pour acheter des marchandises anglaises.

???

Et le gouvernement? Est-il dupe ou complice? Ah! certes, il est plein de bonnes intentions. Il ne cherche qu'une chose: c'est l'avantage de la Belgique. Personne ne doute du patriotisme de nos ministres, mais ils sont médusés par la politique anglaise, et alors qu'ils se montrent à l'égard de la France, bonne fille, d'une susceptibilité infiniment chatouilleuse, ils acceptent de l'Angleterre toutes les rebuffades imaginables.

Il y a deux ans que nous invitons le gouvernement de Londres à adhérer à l'accord militaire franco-belge: le Foreign Office reste sourd. Quant à l'abandon de notre priorité, depuis qu'on sait que c'est M. Lloyd George qui l'inventa, on se garde bien d'insister sur cette histoire.

Mais M. Jaspas s'intéresse passionnément aux Arméniens de Cilicie que de fausses nouvelles anglaises avaient épouvantés, au grand profit de quelques Juifs, protégés britanniques, qui se sont empressés d'acheter les biens des fuyards...

???

Mais il y a les relations économiques? Cette fois, c'est paraît-il, le gouvernement de la République qui reste sourd à nos prières. C'est vrai. Il est vrai aussi que le ministre du commerce français résiste de moins en moins aux exigences des industriels protectionnistes. Mais à qui la faute? En 1919, quand le gouvernement français était décidé aux plus lourds sacrifices économiques pour arriver à une entente franco-belge, nous avons fait la petite bouche, nous avons craint la « portugalisation », nous avons jugé habile de tenir la balance égale entre la France et l'Angleterre, nous avons voulu pratiquer la politique des pourboires et traiter la question de l'entente économique en commerçants. La France, aujourd'hui, fait da même. Or, comme nous avons beaucoup plus à perdre qu'elle à cette guerre de tarifs, ce sont nos industriels qui paient les pots cassés. Maintenant, elle laisse notre gouvernement siffler au disque. Ce n'est peut-être pas très généreux, mais c'est assez naturel. La générosité ne lui a pas si bien réussi, car nous ne lui avons tenu aucun compte de son désintéressement dans l'affaire du Luxembourg. Ce n'est pas très habile de croire que tout nous est dû et de faire toujours les mécontents.



Olivetti
 MACHINE
 A ÉCRIRE
 ITALIENNE

La marque qui s'impose !

50, RUE DES COLONIES, BRUXELLES

Petite correspondance

A tous ceux qui ont souhaité une bonne année à Pourquoi Pas? — Merci, et autant de sa part.

M^{me} Nestor. — L'histoire de Trinette et des suppositoires est charmante, mais d'un caractère un peu intime. Vous devriez l'envoyer à la Vie heureuse ou à la Semaine d'Averbode.

F. A. — Ces livres n'ont pas encore paru. Ils paraîtront (deux au moins) prochainement. Merci pour votre communication.

A. L. V. — Vous nous demandez: « Plusieurs gens estimables et sérieux m'assurent que L. de T. était une femme. Les journaux prétendent pourtant que ce fut un sous-préfet. Y aurait-il deux Léon de Tinsau? Quo faut-il croire? »

Croyez ce que vous voulez. Ce Tinsau était officiellement un homme, mais n'était peut-être qu'un Auvergnat.

B. S. — Qu'est-ce que vous voulez? Il s'ennuie dans sa richesse mal acquise. C'est un type qui meurt de ses rentes.

Ursule. — Oui, de la glycérine.

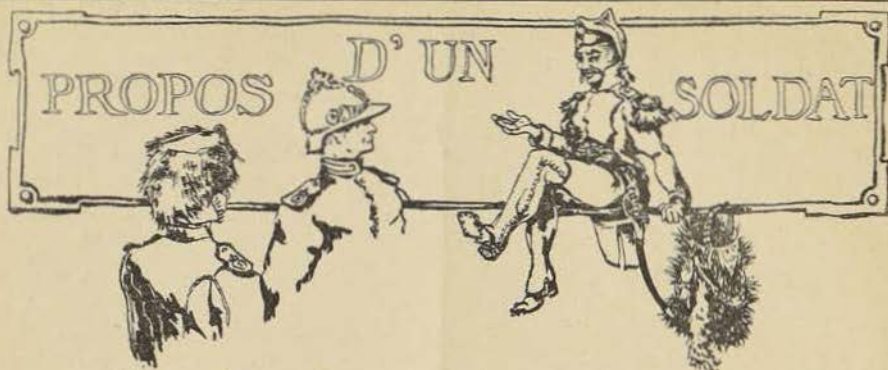
Joseph B. — Non, le tricentenaire que le théâtre du Parc a célébré en jouant *Ragotin* n'est pas celui du sénateur La Fontaine, c'est celui d'un fabuliste du même nom.

Itumbi Moka, Coquilhatille. — Abou Kistanti bero Kalumba. (Reçu une molaire d'éléphant pour nos pauvres.)

Bazin. — Ne vous fâchez pas: souriez; l'homme est le seul être vivant qui sache traduire son gâchis par le sourire.

Titil. — C'est une « pensée » d'Aurélien Scholl: « Le bon Dieu lui-même ne peut se passer de publicité: il a les cloches. »

R. — Le temps que passe la nouvelle sénatrice à la Haute Assemblée, ce sont les vacances de Spaak...



Le tiroir aux souvenirs

Enseignement militaire

Pendant que nous sommes au chapitre des camps d'instruction, disons un mot des beautés de l'enseignement militaire que les recrues y recevaient. En dehors des exercices sempiternellement répétés, il y avait la « théorie ». Celle-ci consistait à faire réciter de mémoire les paragraphes du règlement et les articles de l'« Ecole du soldat ». Beaucoup de braves militaires, paysans naïfs, se donnaient un mal énorme pour apprendre des phrases et des mots dont ils ne saisissaient que très vaguement le sens. Un de ces soldats, pas bête, mais timide, se présente à une interrogation du moniteur :

« Dites-moi pourquoi les franchées sont en zig-zags ? »

L'interrogé répond étourdiment, confondant deux articles qu'il ne comprenait d'ailleurs pas :

« C'est pour éviter les feux d'enfilade dans les latrines. »

Et l'innocent ne comprit ni les rires que l'auditoire ne put réprimer, ni la raison pour laquelle le sous-officier moniteur lui infligea huit jours de salle de police...

???

Un autre soldat se présente à l'examen de caporal.

L'officier examinateur lui pose la question :

« Décrivez le mouvement de : Portez arme ! »

Le candidat commence :

« Pour porter arme, je saisis le fusil... »

— Non, dit l'officier, pas « je » ; le règlement ne dit pas « je ». Recommencez. Autant ! »

Intimidé, le soldat reprend :

« Pour porter arme, on saisit le fusil... »

— « On », « on » ! s'exclame l'officier ; non, non, il n'y a pas de « on » dans le règlement. Reprenez. Autant ! »

De moins en moins rassuré, le soldat recommence :

« Pour porter arme, nous saisissons le fusil... »

— Non, non, crie l'officier, il n'y a pas de « nous » dans le règlement. Autant ! »

Cette fois, le soldat est désespéré ; il hésite ; enfin, prenant son courage à deux mains, il essaye l'emploi d'une autre personne :

« Pour porter arme, vous saisissez le fusil... »

— Assez, hurle l'officier, assez ! Jamais il n'y a eu de « vous » au règlement. Je vous colle 0 et vous pouvez vous taper pour le grade de caporal... »

Du coup, le camarade est aplati — et il se retire en vitesse : son grade est flambé ! Rentré au cantonnement, il se précipite sur le règlement et l'ouvre au paragraphe du « Portez arme » et il s'aperçoit qu'il est libellé à l'infinitif :

« Pour porter arme, saisir le fusil... »

C'est ainsi que fut recalé un excellent soldat — tué depuis — qui avait, en trois mois de camp, exécuté correctement quelque trois mille fois le mouvement de « portez arme », mais avait oublié que le règlement emploie l'infinitif !

Et voilà de quoi s'occupait l'enseignement militaire, alors que les Allemands étaient à Noyon... et à Bruxelles !

L'abat-jour rose

Aux environs d'Anvers, à la fin du siège, au milieu de la cohue qui, vers Ostende, fuit l'invasion, une famille de paysans déambule.

L'homme, chargé de hardes, pousse devant lui une maigre vache qui beugle lamentablement. La femme, d'une main, pousse une voiture d'osier où l'on voit, émergeant des paquets, une petite tête d'enfant, et, de l'autre, précieusement, loin du corps, avec d'innombrables précautions, elle porte un immense abat-jour en papier rose valant bien cinquante centimes...

Souvenir, sans doute, d'un voyage à la ville, et ornement de la chaumière...

Les deux brancardiers

Bruno, père blanc, et Grégoire, vicair de S..., sont brancardiers dans la même compagnie. Sur la soutane retournée, ils portent vaillamment le sac, et leurs silhouettes baroques sont devenues populaires dans tout le régiment. Pendant les interminables étapes, pour distraire les hommes, le vicair taquine Bruno et celui-ci accueille ses lazzi avec un bon sourire indulgent.

Bruno, en effet, est le type accompli de l'ascète, passant en prières et en méditations le temps que lui laisse son dur métier de brancardier. Grégoire, au contraire, joyeux Wallon, aimant le rire et le bourgogne, ne redoute ni la gauloiserie, ni même le gros mot.

Au demeurant, deux excellents garçons, courageux et dévoués : plus d'un blessé leur dut la vie.

À Haecht, une nuit de septembre 1914, ils sont partis, avec quelques hommes, à la recherche de blessés qu'on entend gémir au loin. Ils errent entre les lignes boches et les nôtres, attentifs au moindre bruit.

Tout à coup, un maladroit lâche un coup de fusil... les Boches rispostent... les nôtres s'en mêlent, et voilà, en moins d'une minute, un vacarme d'enfer. Une mitrail-

Jeune tire et nos deux religieux, sous la gerbe meurtrière, s'incrémentent dans le trou du chemin.

Au bout d'un instant, n'y tenant plus, Grégoire, brandissant vers les Boches un poing rageur :

« N... de D..., garce de machine, te tairas-tu ? »

Alors, Bruno, redressé à mi-corps, et pointant vers lui sa longue barbe noire :

« Tu jures, Grégoire..., » lui dit-il doucement.

Les dessins et les manuscrits ne sont pas rendus

LA MESOPOTAMIE

(Notes étymologico-historiques)

La conversation avait roulé sur la Mésopotamie, et on en était venu à discuter sur l'origine même de ce nom ; Mésopotamie, disaient les hellénistes, venait de *Mesos* et *Potamos*, et signifiait évidemment « Pays entre les fleuves ». A priori, je trouvais stupide d'admettre que les habitants de ce pays eussent précisément choisi la langue grecque pour en forger le nom de leur patrie ; en second lieu, « Pays entre les fleuves » manque vraiment trop de précision, et je ne pourrais l'admettre que comme nom générique, au même titre que golfe, péninsule, etc.

Je décidai donc d'élucider la question, et j'y suis parvenu, ainsi que vous l'allez voir, à la confusion des hellénistes passés, présents et à venir.

En l'an de grâce... (la date est effacée) le célèbre voyageur Anatole effectua le trajet de Smyrne à Bagdad. Il venait de traverser les contrées arides et désolées aux-

quelles il avait donné son nom, en appelant Anatolie cette vaste et pauvre région. La vérité m'oblige à constater que c'était là un bien maigre présent, d'autant plus que tout en donnant son nom, Anatole l'avait cependant conservé lui-même, ce qui est vraiment une façon commode de faire un cadeau. Néanmoins, son procédé avait été très agréable au grand chef de l'endroit, qui avait décoré le voyageur de l'ordre d'Hamidieh. (Les petits cadeaux entretiennent l'Hamidieh, dit-on depuis lors.)

Bref, poursuivant son voyage, Anatole traversa l'Euphrate et se trouva dans l'admirable contrée appelée aujourd'hui Mésopotamie, région dont la fertilité est incroyable, la fécondité étourdissante ; où les raisins sont gros comme des oranges, et les oranges comme des citrouilles ; où les choux de Bruxelles sont comme des choux-fleurs, et où il ne peut être question de cultiver les choux-fleurs à cause de l'impossibilité où l'on se trouverait de les transporter entiers.

Pénétrant dans Babylone, Anatole fut reçu à bras ouverts par un bon diable de Musulman qui, pendant vingt-trois ans, avait vendu du nougat à la Foire du Midi, et qui venait de le reconnaître au premier abord pour un de ses anciens clients.

Le marchand de nougat remplissait aujourd'hui les importantes fonctions de conseiller municipal, et habitait une charmante maison, place Nabucho. Il invita aussitôt Anatole à prendre un verre de gueuse, et à manger avec lui la *potée* traditionnelle.

— Tu as une bonne tête de Turc, dit Anatole ; j'accepte !

Je dois ici ouvrir une parenthèse : le plat national en Asie-Mineure est la *potée*, qu'on obtient en faisant tremper des morceaux de pain dans un bol de lait ; on mange

Petit enfant deviendra grand..., et surtout deviendra fort si sa maman lui donne cet hiver l'

10 FRANCS le LITRE

EMULSION GRIPEKOVEN

6 francs le demi-litre

à base d'huile de foie de morue
et d'hypophosphites solubles

En vente à la PHARMACIE GRIPEKOVEN, 37-39, Marché-aux-Poulets, Bruxelles. On peut écrire, téléphoner (n° Bruxelles 3245) ou s'adresser directement à l'officine. Remise à domicile gratuite dans toute l'agglomération bruxelloise. Envoi rapide en province (port en sus).

Dépôt des Spécialités Gripekoven pour Ostende et la région : Pharmacie De Vriese, 15, place d'Armes, Ostende.

la potée à la cuiller. Le récipient dans lequel elle est préparée est lui-même appelé *pot* (cfr. Saint-Grégoire de Nazianze).

On se met à table. Anatole prend un petit pain ; puis au moyen d'un de ces couteaux pliants très employés dans la région et universellement connus sous le nom de « canifs de Bagdad », il se met en devoir de le découper en petits carrés que, suivant la coutume, il plonge dans son « pot ».

— Holà ! noble Anatole, qu'est-ce que tu fais là ? lui demande le bon Turc.

— Digne amphitryon, tu le vois, je prépare ma « potée ».

— Tu mets les croûtes avec ?

— Les croûtes ? Naturellement.

— Allah est Allah, et Mahomet est son prophète ! Apprends, noble étranger, que tu es ici sur la terre la plus fertile de l'Univers. Tu te trouves à l'endroit même où Adam avait établi son fameux jardin, qui produisait tant et tant de bonnes choses que jamais onques ne put les consommer toutes, et qu'on appela, pour cette raison, le « Paradis des restes ». Aujourd'hui encore, nous avons — Allah merci ! — du blé en abondance. Aussi, personne ici ne mange les croûtes de pain : elles sont bonnes, tout au plus, pour les chiens et les chameaux. Fais comme moi, noble Anatole, jette les croûtes par la fenêtre, et mets au pot ta mie ! »

Depuis cet épisode mémorable, Anatole n'a plus appelé la Babylone autrement que « le Pays du mets-au-pot-tamie », ce qui, par abréviation, est devenu simplement Mécopotamie.

Voilà !

Messieurs les hellénistes, la parole est à la défense.

SINUS.

LE CARDINAL TÉLÉPH. B. 2732

3, quai au Bois à Brûler - - BRUXELLES

Restaurant des Gourmets

Salons et salles pour banquets.	Ses crustacés, ses poissons, ses pâtés de gibiers, ses diners fins.	Salons et salles pour banquets.
---------------------------------	---	---------------------------------

Dîner au "CARDINAL" c'est dîner chez Lucullus !

On nous écrit

Permettez-moi de m'étonner que ces Messieurs les émules des Trois Mousquetaires, dont ils devraient partager la galanterie en même temps que l'esprit, n'aient pas protesté, au nom des femmes, pauvres opprimées, et dont les droits sont toujours méconnus, qui n'ont pas été comprises dans l'anoblissement qui vient de grossir les rangs des représentants de la fleur du pays...

La Femme, c'est admis et c'est prouvé, incarne la Beauté, la Bonté, la Générosité, le Désintéressement, la Charité, etc., toutes qualités et vertus qui sont l'appanage de la noblesse. Alors, pourquoi ne pas accorder à leur mérite une chose qui leur est due par droit de nature ?

Il faudrait que, en cas de mariage, elles puissent parer leur conjoint du titre qu'elles auraient acquis pour services rendus à la Patrie ou à ses défenseurs, afin de donner la latitude à celle qui en aurait envie d'épouser un Zeep millionnaire, ce qui aurait pour résultat de dorer le blason à l'une, et à l'autre de blasonner son or.

Qu'en pensez-vous ?

C'est signé : « Une lectrice assidue, ni très jeune, ni

vieille, ni laide, ni belle, célibataire parce qu'incomprise. »

Transmis au grand maréchal de la Cour...

???

Edw. Lorent

Apotheker
65, Kerkveldstraat
LAKEN

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Erreur de votre part !

Le brave Van de Meulebroeck, le « kastar », n'est pas connu dans le 2^e district de Bruxelles sous le nom vulgaire de « Jef ». Nous tous, ses copains, le désignons toujours sous le nom de « Smontebol ».

Respectueusement.

Edw. Lorent.

Gand proteste

Voilà donc que Bruxelles a ses boulevards Barons et ses barons Boulevards. A Gand, hélas ! on en est encore aux vaches, aux champs et aux violettes. Ne croyez pas, toutefois, que rien n'y ait été fait pour introduire un peu de noblesse dans les noms des rues. Oyez plutôt. Depuis un an, Ouderbergen (rue de la Vallée) est devenu rue sous le Mont ; Koestraat (rue aux Vaches) est devenu rue de la Vache ; Korte Koestraat (rue Courte aux Vaches) est devenu Courte rue de la Vache, etc.

C'est déjà quelque chose, ça, et si peu français, et si terriblement flamand ! Aussi les Gantois en sont-ils enchantés, car, depuis qu'on leur a mis cela sur de belles plaques émaillées, toutes neuves et bien reluisantes, personne n'a protesté.

Et, cependant, il se fait qu'ainsi disparaît, biffé par une plume de plomb, un souvenir historique des plus intéressants et bien digne de la ville des monuments.

En effet, ces anciennes traductions bien françaises et souvent si originales, dataient du temps de Napoléon 1^{er}.

Quant aux nouvelles, sont-elles assez déconcertantes ! On se demande, par exemple, pourquoi la rue aux Vaches ne peut plus avoir qu'une seule vache. Est-ce économie, déjà ? Ou bien dit-on, en flamand, d'une rue aux Vaches, « Koeienstraat » et de plusieurs étables contenant plusieurs vaches : « Koeienstallen » ?

Et si c'est qu'on veut absolument flamandiser le français des rues (que flamandisera-t-on encore à Gand, Seigneur !) on en devrait, en toute équité, franciser le flamand.

On dirait, par exemple, alors :

En français flamandisé :	En flamand francisé :
Straat van ouder den Berg	= Sous le Mont rue
Straat Kort van de Koe	= Courte Vache rue
Straat van het Brood Verloren	= Perdu pain rue
Straat Klein van de Gelt Groot	= Petite Grande Chèvre rue
Van der Stege donker straat	= Rue du Bourgmeistre obscur

On pourrait, d'ailleurs, perfectionner ce genre midelmattig en l'abrégeant. Je crois qu'à Gand une

Rue des Koeien str.	et une	Rue Grand/Gelt str.
---------------------	--------	---------------------

etc., etc., auraient chance d'être adoptées tout aussi bêtement que l'ont été les traductions genre vache actuelles.

D. G.

HOMMES FAIBLES

ANÉMIES, atteints de SÉNILITÉ précoce

Prenez des

PILULES HERIAL

préparées par LAIRE, ph^m, 111, r. de Turenne, PARIS

HERIAL A. stimulant immédiat. HERIAL B. Traitement Régénérateur. En Vente dans toutes les Pharmacies. Brochure explicative franco sur demande au

DEPOT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

56, rue Américaine, — BRUXELLES

Chronique du sport

La campagne menée dans la presse contre l'odieux procès-verbal « au vol » prend décidément une significative ampleur. Tôt ou tard, les pouvoirs publics devront reconnaître le bien-fondé des protestations que font entendre automobilistes et motocyclistes, trop souvent victimes d'un mode de contravention parfaitement inique et arbitraire.

Il est certain qu'un « code de la route », revu, corrigé et adapté aux conditions modernes de la circulation, devra être adopté et mis en vigueur avant peu.

En attendant ce jour, trois fois heureux, les humoristes, donnant libre cours à leur fantaisie, signalent des solutions plus ou moins risquées pour résoudre — par l'absurde! — le problème de la circulation dans les grandes villes.

Heath Robinson, le dessinateur anglais bien connu, propose d'installer aux extrémités des rues des « barrages à ailettes », où les automobiles ne pourront passer qu'une à une, entre les ailes tournantes d'une sorte de moulin.

Aux carrefours, chaque file de voitures passera dans un ordre déterminé par voie de tirage au sort. A cet effet, le conducteur de la première voiture de chaque file viendra (les yeux bandés, par surcroît de précaution) prendre un numéro dans le kèpi du policeman de service.

Des autobus, courts et très étroits, mais à plusieurs étages, remplaceront les longues voitures d'aujourd'hui, peu pratiques dans les artères encombrées (voyez rue Neuve).

Notre confrère parisien, Henri Falk, qui a fait une enquête sur le même sujet, a constaté que les premières victimes des difficultés de la circulation n'étaient autres que

Adam et Eve: devant la porte de l'Eden, levant son épée lumineuse à la façon d'un bâton blanc, un agent de la Force biblique ne leur a-t-il pas signifié « qu'ils n'avaient pas suivi le droit chemin »?

Enfin, en matière de circulation, on admet aujourd'hui qu'il y a un grand enseignement à tirer de la circulation du sang: si des milliards de globules se meuvent avec aisance et grâce le long de canaux fort étroits, c'est qu'ils avancent « tous » dans le même sens! Frappé par ces considérations, un ingénieur américain, M. Eno, a fait circuler dans la même direction tous les véhicules le long des artères. Et il n'y a plus eu d'embouteillage. Enfantin, mais il fallait y songer!

???

« Par le sport, on combattra sûrement l'alcoolisme », disent avec raison les partisans de l'instruction physique obligatoire.

« Et par l'image, répandue à profusion et montrant des exemples effrayants de dégénérescence alcoolique, tout aussi efficacement », affirment les leaders des sociétés de tempérance.

Or, voici, à l'intention de ces derniers, une petite anecdote assez suggestive:

« Dans la chambrée d'une caserne parisienne, on avait fait placarder des gravures indiquant les méfaits de l'alcool meurtrier. Entre autres, une planche représentait des cobayes. Le cobaye n° 1 n'est qu'abruti par une faible injection d'alcool; le cobaye n° 2 est pus gravement atteint par une dose plus forte. Quant au n° 3, il tombe foudroyé par une injection encore plus violente.

» Et les soldats, quand ils rentrent de faire la riboul-

MINERVA SANS SOUPAPES

- La 15 HP, 4 cylindres
pour le service économique
- La 20 HP, 4 cylindres
pour la ville et le voyage
- La 30 HP, 6 cylindres
pour le grand tourisme

sont des voitures qui se recommandent

par leurs exceptionnelles qualités
de ROBUSTESSE

de RENDEMENT

et de SILENCE



MINERVA MOTORS Soc. An. **ANVERS**



dingue, le dimanche soir, et qu'ils sont plus qu'éméchés, se confient les uns aux autres : « Moi, je suis cobaye n° 1. » — Oh ! moi je suis cobaye n° 2, — et les plus saouls jurent qu'ils sont cobayes n° 5. »

Et c'est bien le cas de dire : tout homme a dans le cœur un cobaye qui sommeille !

PNEU JENATZY 10, rue Stephenson Bruxelles **IIIIII BANDES PLEINES JENATZY**

Le Roi vient d'accorder le titre de Société Royale au « Brussels Swimming Club », le très actif cercle belge de natation, qui est entré, le 2 janvier 1922, dans sa 26^e année d'existence.

C'est le B. S. C. qui introduisit en Belgique (en 1897) le jeu de water-polo. Par la suite, nos équipes nationales s'affirmèrent parmi les meilleures du monde. C'est également le B. S. C. qui organisa, dans notre pays, les premières courses scolaires et inter-régimentaires.

Au début de la guerre, 67 de ses membres s'engagèrent comme volontaires. Plusieurs d'entre eux furent tués ou blessés ; une trentaine revinrent au pays avec la croix de guerre.

Le B. S. C. méritait, on le voit, la haute et flatteuse distinction dont il a été l'objet.

VICTOR BOIN.

Le coin du pion

La Fouchardière aussi ! Il écrit dans *L'Œuvre* (17 décembre) :

Encore l'âne de Buridan n'était-il placé que devant une double alternative.

Ne nous laissons donc pas de répéter qu'il ne s'agit dans les cas semblables que d'une alternative.

???

Décidément, ils sont de même partout : notre jeune confrère Raymond Poincaré écrit dans *Le Matin* du 19 décembre :

N'en déplaise aux amateurs de tournois oratoires, les sénateurs qui sauront s'oublier mériteront bien du pays.

C'est ça ! Une prime à l'incontinence...

???

Du journal *La Meuse* du 28 décembre 1921 :

Braives. — Un arrêté rejette le recours introduit par M. Henry Labye, de Braives, ayant pour objet le déclassement et l'aliénation du sentier n. 35 du dessus de l'église en cette commune.

???

Du *Peuple* du 30 décembre :

M. Tibbaut amuse la Chambre en lui parlant d'étalons et de juments. M. Ruzette lui réplique vertement qu'il défigure ses intestins. Un amendement Tibbaut est rejeté.

???

Du *Figaro* :

Dimanche soir, Mme Marguerite Hérault, âgée de cinquante

et un ans, tombait du quatrième étage, rue de Provence, n. 69.

M. Thierry, commissaire de police, a envoyé le cadavre à la Morgue, aux fins d'autopsie, afin de déterminer si la mort est due à une affection cardiaque ou si elle est le résultat de la chute, la fenêtre ne se trouvant placée qu'à soixante-cinq centimètres du sol, et dépourvue de barre d'appui.

Quelle hauteur pouvaient bien avoir les étages au-dessous ?

???

Du *Neptune* du 6 décembre :

Morte à l'hôpital. — Dimanche soir, la femme Jeanne Van den Broeck, rue de la Colotte-Bleu, laquelle, dans un accès de folie, s'était jetée de la fenêtre du deuxième étage de sa demeure, en date du 15 novembre dernier, est morte à l'hôpital de Stuyvenberg.

???

Je m'appelle *Brabantia*
Et je suis *Margarine*.
Sachez-le bien, il n'y a
Que moi pour la bonne cuisine.

???

De la *Gazette de Charleroi* du 31 décembre sous le titre « Le Roi d'Espagne » :

En dépit d'un furoncle qui devait le faire sourir horriblement, notre hôte s'efforça de montrer un visage souriant et laissa de son passage un agréable souvenir.

Il faut être roi, pour avoir ce sourire horrible et laisser, malgré tout, un souvenir agréable.

???

Le danseur méconnu.

On lit dans *Midi*, des 1^{er} et 2 janvier, cette réclame :

PLAZA, Porte de Namur
THE DANSANT
de 4 à 7 et de 9 à minuit
Le professeur FRIGO y danse

Frigo pour Fredo ! Voyons, Mesdames, votre danseur favori a-t-il vraiment quelque apparence de congelé officiel ?

NOSCHEL

TAILLEUR

CHEMISIER

CHAPELIER

Toujours

LA DERNIÈRE

COUPE

Tout

HAUTE NOUVEAUTÉ

PRIX AVANTAGEUX



39. R. DE L'ÉCUYER

FACE DE LA RUE LÉOPOLD

Anciennement 38 B^{is} Anspach Coin rue Grétry

MERRY GRILL 19, Place Ste Catherine
BRUXELLES
OU L'ON VA LE SOIR
Rendez-vous du monde sélect

ATTRACTIONS — DANSES — SURPRISES
JIMMO, le chansonnier ; les MARYETTIS
Mme CAYRAL la fine diseuse
Miss VERA SYONEY WILLIAMS



Nos meilleurs vœux
"NUGGET", Polish

HOMMES FAIBLES

Depourvus de forces viriles et atteints d'impuissance
prenez des

PILULES HERIAL

HERIAL A, stimulant immédiat HERIAL B, régénératrices.

15 fr. 50 la boîte, franco poste. Les 3 boîtes : 43 fr. 75, franco poste

Notice explicative franco sur demande

Se trouvent à Paris : Phie LAIRE, 111, rue de Turenne

à Bruxelles : Phie PELERIN, 20, rue de l'Écuyer

et dans toutes les bonnes pharmacies.

L'ELITE CLUB

ET

AFTER DINNER

se trouvaient sur

toutes les tables des

joyeux réveillonneurs



RHUM EXCELSIOR



SEUL CONCESSIONNAIRE POUR
LA BELGIQUE ET LE
GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG :

A. J. SIMON & FILS

René SIMON Succr

BRUXELLES

Fournisseur de la Cour de Belgique

TROWER & SONS

LONDON - OPORTO

PORT & SHERRY WINES

Dépot : A. J. SIMON & FILS

BRUXELLES - SUD - 111, RUE DE L'ÉCUYER

TROWER & SONS' PORT-SHERRY
LONDON - OPORTO -- WINES --

SPIRITUEUX & VINS

E. MERCIER & C^o COUT AMÉRICAIN
.. VINTAGE 1911 ..

A. J. SIMON FILS. René Simon Succr

Fournisseur de la Cour de Belgique

Rue Fontaine, 28, BRUXELLES-MIDI. T. 41.2.010

QU'EST-CE QU'UN KASTAR: Le *kastar*, mot vieux luxembourgeois, c'est l'as moderne. Pour devenir *Kastar*, il faut avoir pris à quelque concours. Ce peut être par une qualité morale, physique, professionnelle; ce peut être par un geste, un mot, une invention. De même que la valeur, le *kastar* ne s'attend pas, le soir de la soirée. Chacun des Conseils communaux du Grand Bruxelles présente deux *kastars* à notre concours **POURQUOI PAS?** publie chaque semaine le portrait d'un *kastar*, et ses titres au *kastar*. Le suffrage universel de nos abonnés et acheteurs se prononce décisif en deuxièmement, après les éliminatoires d'usage, le nom, destiné à passer à la plus haute et dernière, du **SUPER-KASTAR**.

PARMI TOUS LES KASTARS DES CONSEILS COMMUNAUX DU GRAND BRUXELLES,

Quel est le Super-Kastar, le Kastar de la Kastogne ?

LE CONSEIL COMMUNAL DE SAINT-GILLES PRÉSENTE AUX SUFFRAGES DES LECTEURS ET LECTRICES DU **POURQUOI PAS?**

M^{ME} MARIE SPAAK-JANSON CONSEILLÈRE COMMUNALE A SAINT-GILLES

DEVISE :

*L'oignon est à la base de la
cuisine française...*

(BELLAY-SAVARIN)

... et l'oignon fait la force.

(DEVISE NATIONALE)

*Ce que femme veut, le diable
serait de ne pas le vouloir.*

RÉFÉRENCES :

Pallas-Athène

M^{me} Tallien



M^{me} SPAAK a montré qu'elle était de race et, pour un coup d'essai, voulut un coup de maître; elle fut, à peu près en même temps, élue au Conseil communal de Saint-Gilles et au Sénat, la seule sénatrice de Belgique. Elle y porte la robe comme M^{re} Keesen, mais d'une façon plus logique, plus aimable et plus élégante.

Sa double élection est caractéristique: M^{me} SPAAK, jusqu'à présent, ne s'était pas mêlée au mouvement féministe actif, dans sa forme agressive, anthropophobe et célibataire. Et l'arrivée des femmes à l'électorat a précisément pour résultat de faire un choix, que chacun s'accorde à trouver judicieux et sage, pour occuper des postes exceptionnels de combat, au nom des femmes — la majorité de la nation.

Tout en elle semble rompre la tradition, d'ailleurs. Elle n'a ni la stature imposante d'une Théroigne de Méricourt, ni la voix tonnante de l'oratrice des grandes assemblées. Petite et mignonne, distinguée, elle a la voix douce et chantante et son éloquence, d'une forme très littéraire et châtiée, charmera nos pères conscrits, même lorsqu'elle leur dira des choses désagréables.

M^{me} SPAAK, lorsqu'elle se présente au corps électoral de Saint-Gilles, se donna comme profession: ménagère. On s'en étonna un peu. On eut tort, c'était une idée délicieuse tout-à-fait à la mode de nos jours. Ménagère! Cela vous a un petit air XVIII^{me} siècle modernisé. On se voit à Versailles. M^{me} SPAAK est ménagère à Saint-Gilles comme Marie-Antoinette était bergère à Trianon; d'un côté comme de l'autre, ce sera le couplet de l'opérette:

C'est une idylle dans le goût
De Théocrite ou de Virgile.

Et les drapeaux rouges ne forment qu'un fond de tableau comme les draperies dans un portrait de Drouais ou de M^{re} Lebrun.

M^{ME} MARIE SPAAK-JANSON se présente avec le n° 3 dans la
QUATRIÈME CATÉGORIE DES KASTARS:
LES GRANDS CRUS BOURGEOIS, GARANTIS PUR RAISIN !